



L'ironie christique de Flannery O'Connor

CÉCILIA DUTTER Un joli essai biographique sur une romancière américaine extravagante.

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

ELLE EST sans doute la romancière américaine la plus catholique du XX^e siècle, et aussi la plus caustique. Le titre de ses ouvrages, *Les braves gens ne courent pas les rues, Et ce sont les violents qui l'emportent* parlent d'eux-mêmes. Si elle était assidue à la messe et ajoutait foi à chaque article du Credo, Flannery O'Connor ne donnait pas dans la littérature pour enfants de choc. Née à Savannah, Caroline du Sud, en 1925, et morte à 39 ans des suites d'une maladie héréditaire, elle était l'incarnation du mot fameux de Jacques Maritain dont elle fut une grande lectrice : « *Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux.* »

Le joli essai biographique que lui consacre Cécilia Dutter le montre bien et donne envie d'aller lire ou relire cette œuvre puissante dont se dégage une lumière crépusculaire. Aucun des personnages de

ses romans et nouvelles n'est édifiant. Jeunes ou vieux, riches et pauvres, Noirs et Blancs, bigots et mécréants, ce sont tous des pauvres types, mais la cruauté de ces portraits est sous-tendue par l'intime conviction que la puissance de Dieu se déploie dans la faiblesse.

La farce et le mystère

Dès son âge le plus tendre, Flannery O'Connor fut une visionnaire du réel. Elle aiguïsa son regard en observant la basse-cour familiale, vouant une véritable passion aux poules et autres gallinacées dont elle fit les personnages de ses premiers dessins et écrits. Déjà, elle avait l'air de savoir des choses que les autres ne savent pas, relève Cécilia Dutter. Cette intelligence congénitale qui la rendait si sensible aux ridicules et à la bêtise de ses semblables lui faisait voir aussi ce qui se tramait dans l'épaisseur des jours et la lumière surnaturelle à l'œuvre dans la réalité prosaïque de l'existence. Elle voulait que ses

histoires et leurs personnages farcesques « nous mettent en contact avec le mystère ». Elle invitait à les lire à ce niveau d'interprétation qu'au Moyen Âge on disait anagogique et qui scrute ce que les événements disent « de la vie divine et de notre participation à cette vie divine ».

Épiègle et joueuse, elle ne se prenait pas au sérieux : « *Je relis mes nouvelles en riant à gorge déployée, puis j'ai honte quand je me rappelle que j'en suis l'auteur* », écrit-elle à l'un des destinataires de sa nombreuse correspondance. En revanche, fille unique de preux descendants d'immigrés irlandais, éduquée dans l'idée que chacun doit accomplir ce pour quoi Dieu l'a mis au monde, elle prenait très au sérieux sa mission et son travail d'écrivain. Elle concevait l'art d'écrire comme une aptitude à cultiver par l'expérience, « une certaine façon de regarder le monde créé, de faire usage de ses sens afin de déchiffrer le mieux possible le

sens des choses ». L'Esprit passe par le corps.

« *C'est dans des situations extrêmes que se révèle le mieux ce que nous sommes essentiellement* » : dans le chapitre sur *Et ce sont les violents qui l'emportent*, Cécilia Dutter explique en la citant pourquoi Flannery O'Connor mettait en scène des faits divers terribles. « *La violence est une force qu'on peut utiliser à deux fins, pour le bien et pour le mal. C'est par elle, entre autres choses, que se conquiert le royaume des cieux* », disait la romancière, qui va plus loin encore. Car là où le mal abonde, la grâce surabonde. Dans ses nouvelles, même le péché concourt au salut : « *La violence est étrangement propre à ramener mes personnages à la réalité et à les préparer à accueillir la grâce. (...) C'est le démon qui accomplit la plupart des opérations apparemment nécessaires pour rendre cette grâce efficace.* » Dostoïevski, Bernanos, Bloy n'auraient pas dit mieux. *Felix culpa.* ■



L'Américaine Flannery O'Connor
était l'incarnation du mot fameux
de Jacques Maritain: « *Il faut avoir
l'esprit dur et le cœur doux.* »

RUE DES ARCHIVES/PVDE